

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 7 (1931-1932)

Heft: 11

Artikel: Souvenir de l'Occupation des frontières suisses

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-707468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qu'on veuille bien nous dire quel jeu peut être joué sans discipline, c'est à dire sans l'obéissance de tous à la règle du jeu? Vous voulez faire une partie de cache-cache. Il faut bien convenir qu'un des joueurs ira se cacher et que les autres ne regarderont pas où il va et ne le chercheront que quand il aura donné le signal convenu. Si les joueurs ne se plient pas à cette discipline, si aucun d'eux ne veut se cacher, si l'on « guigne » où est la cachette, ou si personne ne se donne la peine de chercher, le jeu n'est plus possible. Il faut y renoncer faute de discipline.

Vous voulez faire du canotage avec une yole à quatre rameurs. Si ces quatre rameurs ne manœuvrent pas leurs avirons d'un commun effort, si l'un rame en arrière pendant que l'autre rame en avant, si les quatre réclament le même aviron ou prétendent s'asseoir au même banc, bref, s'ils refusent de reconnaître les règles du canotage, la yole n'arrivera jamais au but, et le naufrage risquera fort de mettre d'accord nos quatre écervelés en leur prouvant la nécessité de la discipline.

Plus les hommes qui travaillent en commun sont nombreux, plus la discipline devient nécessaire, et il faut alors, un chef, ou un directeur, bref une autorité, un supérieur qui la représente.

Supposons une société de chant, un orchestre ou une fanfare. Il ne suffit pas que chaque chanteur ou musicien se soumette à cette partie de la discipline qui l'engage à venir régulièrement aux répétitions et à exécuter sa partie le mieux qu'il pourra. Il faut davantage; il faut un directeur qui batte la mesure, indique les entrées, les nuances et le rythme, corrige les erreurs dans la mesure du possible, signale les fausses notes, qui discipline en un mot la masse chorale ou instrumentale de façon à obtenir l'effet d'ensemble. Que chanteurs ou musiciens refusent de suivre la baguette du directeur, qu'ils repoussent la discipline, aucun concert, aucune exécution ne seront possibles. Il ne restera qu'à dissoudre la société.

Avez-vous jamais assisté aux exercices d'ensemble d'une fête cantonale ou fédérale de gymnastique? Si non, ne manquez pas la prochaine occasion; vous ne verrez jamais rien de plus saisissant. Vous assisterez d'abord à l'arrivée des sections sur la place d'exercice, chacune dans un ordre et une tenue irréprochables, chacune représentant ce que l'on peut appeler « un groupe de discipline ». Chaque gymnaste a l'oreille aux aguets pour répondre immédiatement, sans une seconde d'hésitation, au commandement du moniteur. Ces petites colonnes venant de toutes les entrées de la place, convergent, en suivant un itinéraire fixé à l'avance, vers l'emplacement qui leur a été réservé. Pas de croisements, pas d'arrêts, pas d'à-coups dans la marche; c'est une manifestation d'obéissance se traduisant par la franchise de l'allure et par l'ordre impeccable dans ce rassemblement de quelques milliers d'hommes sur un espace de quelques centaines de mètres carrés.

Puis les exercices commencent. Au signal du moniteur-chef, que répètent instantanément et simultanément les moniteurs en sous-ordre, la fanfare éclate, unissant le rythme des sons au rythme des gestes de cette armée de jeunes hommes. Tous ont l'esprit tendu pour obtenir de la souplesse de leurs membres l'accord instantané, l'harmonie parfaite de chaque mouvement. Ces milliers de volontés répondent à la volonté unique du chef pour produire un tableau de virile beauté, un hommage à la patrie qui ne peut se passer d'hommes au caractère ferme, à l'esprit sain dans des corps sains. C'est le triomphe de la discipline.

Allez leur dire à ces jeunes gens, que cette disci-

pline à laquelle ils se soumettent fièrement est une servitude indigne d'un homme libre. Leur regard vous répondra que l'homme assez sûr de lui pour plier sa volonté au culte d'une idée noble est seul souverain.

La discipline que la recrue va trouver à la caserne et le soldat dans les rangs, n'est pas autre que celle qui règle les jeux de l'écolier, les productions d'une fanfare ou les exercices des gymnastes. Elle est la même condition d'ordre, et plus nécessaire parce qu'une armée est plus nombreuse qu'une classe d'écoliers, qu'une société de chant ou que les participants à une fête fédérale de gymnastique. Elle est plus nécessaire surtout parce que le but à atteindre est plus haut que tout autre: l'existence de la patrie est en jeu, la vie de milliers d'hommes, le bonheur de milliers et de milliers de familles, la liberté d'un peuple. Voilà pourquoi on apprend l'ordre à la caserne et pourquoi il faut de la discipline.

Souvenir de l'Occupation des frontières suisses.

L'alarme.

... Après la soupe, la déconsignation, qu'on se dépêche! disait le sergent. Quelques minutes plus tard, nous étions sur les rangs, et le chef de compagnie allait nous donner lecture de l'ordre du jour du lendemain, quand un cycliste lui apporte un ordre.

Notre capitaine a pâli légèrement. L'effet n'a duré qu'une seconde, mais je l'ai vu et anxieusement j'attends qu'il nous parle. Je ne suis pas seul à avoir compris. Nous sommes tous muets, figés à notre place, nos lieutenants tout comme nous et le public qui a voulu nous voir s'est tué. Quelque chose est dans l'air.

Deux minutes se sont écoulées; elles ont duré un siècle, enfin le capitaine parle: « Vous n'êtes pas désignés, dit-il, des troupes belligérantes longent la frontière et nous sommes alarmés. » Nous avons changé de couleur; les femmes ont les larmes aux yeux en entendant ces paroles. Le chef continue malgré l'émotion qui l'entreint: « Rentrez, mettez-vous en tenue de campagne et dans deux minutes soyez prêts au départ, rompez! » Rapide comme l'éclair la compagnie s'est disloquée et gagne ses cantonnements. Deux minutes se sont écoulées, nous revoilà, souliers de marche, sac au dos, prêts pour le départ suprême. Quelques camarades croient à une manœuvre, mais rapidement ils se ravisent.

Nous quittons le collège hospitalier dans lequel nous étions si bien et nous nous rendons silencieux dans la grand'rue du village. Les compagnies s'encolonnent; nous formons les faisceaux, mettons sac à terre et nous attendons les ordres. Les officiers circulent de groupe en groupe, nous exhortant à faire notre devoir. Des hommes, des femmes, des enfants s'étaient donné rendez-vous pour venir voir leurs fils, leurs époux, leurs fiancés, leurs frères, leurs enfants. Tout ce monde est là, les uns les larmes aux yeux, les autres sanglotant. Quel spectacle inoubliable! Une bonne maman est là avec ses tout jeunes enfants. Elle a les yeux pleins de larmes; ses mignons petits garçons pleurent aussi et demandent anxieusement le pourquoi du départ de leur père, ils veulent aller avec lui et prendre maman avec eux.

Nous ne sommes pas en guerre et pourtant le spectacle ne manque pas d'être émouvant.

Le bruit court qu'une vieille demoiselle vient de succomber à une attaque à l'émotion de l'alarme. Elle est emportée pour un monde peut-être meilleur.

Le premier choc passé, je reprends conscience de mon devoir de soldat qui doit se donner à la Patrie.

Le désarroi de la première heure a passé; le public nous a quittés par le dernier tram et les dernières larmes se sont essuyées. Tous nous comprenons que nous sommes soldats et savons ce que la patrie attend de nous. S'il le faut, nous donnerons nos âmes à Dieu et nos coeurs à ceux qui essaieraient de porter atteinte à nos droits souverains, à notre liberté, à notre sol sacré.

Demeurés seuls, nous discutons chaudement de patrouilles sensationnelles que nous allons faire, de découvertes sans nombre dans l'art de faire la guerre. Puis, sans nous en douter, nous oublisons la gravité du moment et des chants résonnent dans la nuit.

De nouveaux ordres arrivent; nous regagnons nos cantonnements, et sans quitter notre fourrément, nous pouvons passer quelques heures de repos et à l'aube nous partirons. Immédiatement après avoir regagné notre gîte, nous dévorons les dernières dépêches du jour.

Au milieu du silence je lis: les Français à Mulhouse; les Anglais ont coulé trois vaisseaux; les Serbes se défendent vaillamment et la Belgique tient toujours. Un hourra éclate et un « vive la Belgique! » est sorti de toutes les poitrines.

Peu à peu tous se sont étendus et nous nous endormons du sommeil du juste. Deux heures plus tard nous avions rejoint la grand-route et silencieux nous marchions au combat.

Il était deux heures après minuit.

L'étape fut longue et pas très gaie. La longue colonne précédée d'une compagnie de guides se composait de trois bataillons et derrière eux suivaient les fourgons à munitions et le train d'armée. Le tout a plusieurs kilomètres de longueur et la caravane militaire avance lentement sur la route poudreuse, à travers monts et vaux et lorsque les deux coups de sifflet ont rententi et que la halte tant attendue nous permet de souffler, vite les gourdes se débouchent et le thé est apprécié à sa juste valeur.

Après dix longues heures, nous nous arrêtons. Nous sommes harassés et pleins de poussière. Les forces nous manquent pour aller manger et nous préférons un bain de pieds.

Quand le soir est venu, la déconsignation a lieu; les soldats se répartissent en groupes et vont faire visite à la pinte du village ou à l'habitant.

Le lendemain, nous recommençons la même manœuvre. Marche rapide vers un point inconnu. Mon bataillon n'a pas de traînards, il ne connaît pas cela et quand il arrive qu'un copain veut « flancher », alors qu'il est éreinté, vanné, un camarade lui porte son fusil, car il faut arriver en bloc à destination, l'honneur de la section est en jeu.

Il est midi et nous enfouissons une gorge étroite et longue; le soleil darde ses rayons brûlants sur l'interminable colonne.

En manœuvres les trois quarts auraient flanché; mais aujourd'hui, au moment du danger, personne ne se plaint et tous marchent, marchent encore et toujours. Enfin le village est là-bas, nous apercevons la flèche du clocher, encore un dernier coup de collier et nous serons arrivés.

En un clin d'œil le spectacle a changé; nous marchons comme à la première heure. Nous traversons le village. Sous un platane nous apercevons un grand vieillard à barbe blanche — un vétéran de 70, sans doute — qui se découvre à notre passage. Il a la larme à l'œil et tous nous comprenons que sous la vieille écorce un cœur jeune encore vibre et qu'il n'a qu'un regret: celui de ne pouvoir plus servir.

Mais nous les jeunes, nous sommes là pour rempla-

cer nos aînés, comme eux nous ferons notre devoir, nous souvenant de Sempach, de Saint-Jacques et Grandson.

P. O. B.

Petites nouvelles.

Dans un récent article publié par « La Suisse », le 1^{er} lieutenant E. Naef a commenté et relevé certaines opinions de Lord Thomson — dont on se rappelle la mort tragique à bord du dirigeable R-101, à Beauvais — sur la création d'une « aviation militaire internationale » qui pourrait être mise, le cas échéant, à la disposition de la S.D.N., lui octroyant de ce fait une « gendarmerie ailée » dont l'aide pourrait être précieuse dans la plus grande partie de l'Europe et de l'Afrique du Nord. Un tel projet se soutient parfaitement car il est de toute évidence qu'en bien des occasions déjà, en Arabie notamment, des escadrilles ont réussi à étouffer des insurrections que des détachements de troupes terrestres auraient pu également anéantir, mais pas avec autant de rapidité et certainement pas sans pertes considérables. Toutefois si l'on considère qu'en Europe, tous les pays sont à même de posséder un matériel volant capable de résister aux escadrilles de la S.D.N., il semble bien établi que la création d'une « aviation militaire internationale » est absolument impossible. D'autre part, à une époque où l'on parle avec insistance de désarmement, il serait pour le moins bizarre qu'une nouvelle armée — peut-on l'appeler autrement? — vienne augmenter des possibilités de guerres qui sont déjà trop grandes en Europe actuellement. D'autre part, nous ne devons pas oublier non plus que les importants facteurs qui poussent les pays, à assurer leur sécurité eux-mêmes ne doivent pas être négligés et que pour l'instant des considérations d'ordre moral ne peuvent que rester au second plan.

* * *

En Angleterre, le ministre de la Guerre a décidé pour des raisons d'économie, de réduire les manœuvres. Il n'y aura, en conséquence, aucune manœuvre de division en 1932. Les exercices de brigade auront lieu dans le voisinage des garnisons. D'ailleurs, l'artillerie ne va aux écoles de tir que tous les deux ans pour économiser les munitions, sauf l'artillerie de défense contre aéronefs qui fait ses tirs tous les ans.

Les voyages sur les champs de bataille français et belges ne seront cependant pas supprimés.

On rapporte que le 2^e bataillon de Scotch Guards a fait volontairement à pied l'étape du camp d'Aldershot à Windsor pour éviter les frais de transport en chemin de fer et que ce geste a trouvé un écho particulièrement sympathique dans l'opinion publique anglaise.

Le chef d'état-major, général sir George Milne, conservera encore pour un an son poste qu'il occupe depuis 1926. Sous sa direction, de très grandes progrès ont été faits, au cours de la dernière guerre, dans le développement de la motorisation. Le gouvernement anglais désire ne pas être privé de la grande expérience du général Milne, surtout au moment où de très importantes questions seront soulevées tant par la conférence du désarmement que par les mesures d'économies qui sont envisagées.

* * *

Les Japonais sont soumis au service militaire en général de 16 à 30 ans. Le temps de service actif dure deux ans avec un très grand nombre d'exemptions. Dix-huit pour cent seulement des recrues sont incorporées. Cette sélection sévère est permise par le nombre très élevé de la population japonaise. Les troupes sont instruites suivant les méthodes européennes (nous avons eu en Suisse à plusieurs reprises de jeunes officiers japonais s'instruisant dans nos écoles et cours).

Le programme d'instruction de l'année se répartit en écoles de sections, compagnies et régiments. La principale caractéristique de l'instruction est une tendance à développer l'esprit d'offensive et de mobilité.

* * *

D'après une statistique publiée par la « Revue mensuelle » de décembre 1931, la guerre de 1914 à 1918 aurait coûté, à chaque habitant des pays belligérants, les sommes suivantes:

Calculé en fr. s.

Etats-Unis	1000 fr. par habitant
Angleterre	3500 » » »
France	4000 » » »
Russie	1000 » » »
Italie	2000 » » »
Belgique	1000 » » »
Allemagne	3800 » » »
Autriche	3000 » » »
Turquie	300 » » »
Bulgarie	1000 » » »